

Des heures et des heures de travail bénévole Les religieuses à Québec

Micheline Dumont

Number 95, 2008

Québec 400 ans : une histoire au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, M. (2008). Des heures et des heures de travail bénévole : les religieuses à Québec. *Cap-aux-Diamants*, (95), 24–28.



DES HEURES ET DES HEURES

DE TRAVAIL BÉNÉVOLE LES RELIGIEUSES À QUÉBEC

PAR MICHELINE DUMONT

La ville de Québec était encore une petite place fortifiée, perdue à l'entrée d'un grand fleuve, qu'elle recevait déjà son premier contingent de religieuses. La France transporte en Amérique ses institutions chrétiennes féminines dès 1639. La date est bien connue : c'est à ce moment-là que sont arrivées les Ursulines et les Augustines. Selon la norme édictée depuis le concile de Trente, les religieuses sont soumises à la clôture. Leur rôle est soigneusement prescrit : éducation religieuse des fillettes et soins des malades. Un monastère et un hôpital sont bientôt érigés dans la haute-ville : deux institutions essentiellement religieuses qui n'ont rien à voir avec l'instruction et la santé, comme nous entendons aujourd'hui ces concepts. Au demeurant, deux institutions missionnaires : elles sont destinées à l'origine aux « sauvages », mais rapidement cet objectif s'estompe pour servir la population canadienne.

Chez les Ursulines, l'éducation prime sur l'instruction, réduite aux savoirs fondamentaux, lire, écrire, jeter [compter], sans oublier les occupations propres aux femmes. À partir de 1656, une école pour les pauvres jouxte le pensionnat. L'Hôtel-Dieu est essentiellement une institution charitable qui accueille quelques personnes. Mais

au moment d'une épidémie, tous les locaux sont requis pour entasser les malades.

Après quelques décennies, des indigents apparaissent dans la capitale. Il faut les secourir et les autorités religieuses convainquent les Augustines de créer un Hôpital-Général, en 1693, à l'instar de ceux qu'on trouve en France : pauvres, vieillards, infirmes, fous y sont progressivement admis. La maison se construit à l'écart de la ville, dans un méandre de la rivière Saint-Charles. Bientôt, l'établissement héberge aussi des veuves qui paient une pension.

Dans ces trois maisons, les vocations sont régulières mais peu nombreuses : 470 jeunes femmes prennent le voile en 150 ans, une moyenne de trois par année. Plusieurs viennent des campagnes environnantes. Curieusement, les jeunes filles des meilleures familles choisissent surtout l'Hôpital-Général. Il faut dire que dans cette maison, on a ajouté un pensionnat huppé en 1725, et que cette concurrence incite les Ursulines à allonger leur programme d'études. Après 1760, les trois congrégations sont appréciées par les autorités britanniques de Québec. Les Ursulines acceptent les protestantes dans leur pensionnat. Lady Aylmer, en 1830, parle avec admiration du travail des religieuses.

■
Groupe de religieuses de la congrégation de Notre-Dame au couvent de Saint-Roch (Québec), vers 1915. (Collection Yves Beauregard).

Les bouleversements démographiques, économiques, politiques et sociaux qui se produisent au XIX^e siècle vont transformer les œuvres initiales et susciter de nouvelles fondations dans la capitale du Bas-Canada. L'apparition des congrégations dites « apostoliques », dont les membres prononcent des vœux simples et qui peuvent créer des succursales, va accélérer le processus.

Au même moment, l'Hôtel-Dieu change de vocation : il participe étroitement au progrès de la médecine et collabore à la formation des futurs médecins. Les Augustines inaugurent, en 1884, une série de dix fondations d'hôpitaux à travers le Québec, qui ne cessera qu'au milieu des années 1950. À partir de 1892, l'Hôtel-Dieu devient un établissement moderne, qui tient compte des derniers développements de la science. En 1902, les religieuses créent une école d'infirmières.

L'Hôpital-Général abandonne son pensionnat en 1868 et précise les domaines de son intervention : vieillards et malades chroniques, soins des épileptiques à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Jésus en 1873, dans le quartier Saint-Sauveur. Les Ursulines allongent la scolarité offerte aux élèves et proposent des diplômés recherchés, même s'ils ne débouchent pas sur l'instruction supérieure. Elles ouvrent, en 1857, la première école normale destinée aux filles.

DE NOUVELLES FONDATIONS

Au chapitre des nouvelles fondations, on observe trois phénomènes : les anciennes congrégations montréalaises viennent ouvrir des maisons; des congrégations nouvelles sont établies; des congrégations françaises sont accueillies à Québec, notamment après les lois anti-congréganistes françaises du tournant du XX^e siècle. Toutes ces entreprises vont rencontrer leur lot de difficultés. Aux occupations traditionnelles, enseignement, soins des malades, œuvres de charité s'ajoutent désormais deux autres activités : le service au clergé et la vie contemplative. De 1850 à 1930, un vaste réseau se met en place, les vocations se multiplient et une armée de religieuses s'affairent aux humbles tâches qu'on leur assigne. Toutefois, la vocation religieuse représente souvent un choix très positif pour les jeunes filles qui entrent au couvent. « Elles nous servent gratuitement », écrit un prêtre à la fin du XIX^e siècle.

La congrégation de Notre-Dame de Montréal fonde son premier pensionnat à Québec en 1853 dans la paroisse Saint-Roch. Trois ans plus tard, elle s'installe sur les hauteurs de Bellevue, à Sainte-Foy, sur le domaine de Thomas Gibbs. Elle ne réussit toutefois à y établir un grand pensionnat qu'en 1873, après un long siège de démarches, pour contrer l'opposition des Ursulines et de l'archevêque Elzéar-Alexandre Taschereau. Les sœurs de la congrégation de Notre-Dame soutiennent que la concurrence redoutée ne pourrait que « donner une nouvelle impulsion » à l'éducation, comme cela s'est produit à Montréal.



Les Sœurs grises de Montréal arrivent en 1849 : on requiert leurs services pour une école, un orphelinat et la visite des pauvres. Rapidement se pose la question de leur autonomie ou de leur union avec la congrégation de Marguerite d'Youville. C'est finalement une congrégation nouvelle qui s'établit : les Sœurs de la charité de Québec, non sans déchirement. Éducation, charité, soins hospitaliers : ses rôles sont multiples. C'est elle qui prend en charge, en 1893, l'hôpital psychiatrique de Saint-Michel-Archange, à Beauport. Elle fonde trois hôpitaux : Laval en 1915 et Saint-Sacrement en 1927, à Sainte-Foy et l'Hôpital civiquesur le chemin de la Canardière en 1917. Elle dirige plusieurs orphelinats, un hospice, un sanatorium et plusieurs écoles.

Une hospitalière à l'œuvre avec une infirmière laïque à l'Hôpital-Général. (Monastère de Notre-Dame-des-Anges, 1961, n.p. (Collection Yves Beauregard).

Jeunes filles de l'orphelinat D'Youville des Sœurs de la charité de Québec. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 96-0041).





■ Religieuses de différentes communautés à l'École des arts et métiers de Québec. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 2004-4695).

En 1850, une nouvelle œuvre apparaît, pour le secours des femmes qui ont été emprisonnées : c'est l'Asile Sainte-Madeleine, qui suscite l'opposition de la société bien-pensante. Les fondatrices, obtiennent la reconnaissance civile et religieuse sous le nom de Servantes du Cœur Immaculé de Marie, mais leur congrégation sera toujours désignée sous le vocable : « le Bon-Pasteur de Québec ». Cette congrégation multiplie rapidement les initiatives charitables et éducatives. Ses orphelinats débordent d'enfants et elle met en place une maternité pour les filles-mères. Elle a la responsabilité du refuge Notre-Dame-de-la-Merci, la prison des femmes. Elle ouvre plusieurs écoles et pensionnats. Son école d'art est recherchée.

Une nouvelle fondation québécoise apparaît à Québec, en 1887, la toute première congrégation dominicaine, à l'intérieur des murs du Séminaire de Québec. Les Dominicaines de l'Enfant-Jésus se consacrent à l'entretien ménager de l'archevêché et du Séminaire. Elles ne seront autorisées à essaimer ailleurs qu'à partir de 1923. Cette année-là, elles fondent l'Hôpital de l'Enfant-Jésus pour les enfants malades. La fondatrice orchestre, en 1908, les banquets offerts au prince de Galles,

■ Hôpital de l'Enfant-Jésus (Québec), fondé en 1923 par les Dominicaines de l'Enfant-Jésus. Carte postale Lorenzo Audet, vers 1950. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 2002-0772).



lors du 300^e anniversaire de la ville de Québec. Une autre congrégation de ménagères est établie à Sillery en 1920 : les Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc. La ville de Québec va accueillir par la suite d'autres congrégations de religieuses ménagères : les Petites Sœurs de la Sainte-Famille en 1923, venues de Sherbrooke et les Servantes de Notre-Dame du clergé en 1937, venues de la Matapédia. Les nombreux presbytères de la ville de Québec sont reluisants de propreté! Curés et vicaires sont traités aux petits oignons!

Plusieurs congrégations françaises font leur apparition. Les religieuses de Jésus-Marie arrivent à Sillery en 1870, après s'être établies quel que temps à Lévis. Ce sont elles qui vont fonder le premier collège classique de Québec pour les filles, en 1925. Négociation difficile avec l'Université Laval : les prêtres « gardent le contrôle de l'enseignement religieux et de la philosophie pour empêcher les institutrices de verser peu à peu dans le féminisme ».

Les Franciscaines missionnaires de Marie arrivent en 1892. Elles sont responsables d'un sanctuaire d'adoration perpétuelle au Saint-Sacrement et elles ouvrent dans le quartier Saint-Malo, en 1902, une école fréquentée par des centaines d'enfants. Les Filles du Cœur de Marie arrivent en 1899. Ce sont des religieuses très spéciales, sans costume ni nom religieux. Elles fondent en 1906, rue Sainte-Ursule, l'« Œuvre de la protection de la jeune fille », qui héberge au cours des années, des milliers de jeunes filles venues de la campagne. En 1903, ce sont les Sœurs de l'Espérance qui établissent un hôpital à Sainte-Foy. En 1905 arrivent, dans le quartier Limoilou, les Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, congrégation établie à Saint-Éphrem-de-Beauce en 1892. Après bien des difficultés, les supérieures réussissent à transporter à Limoilou, leur maison mère et leur noviciat. Elles se spécialisent dans les pensionnats mixtes et les « sœurs de Limoilou », comme on les appelle familièrement, sont responsables de plusieurs écoles. Au moment de la grippe espagnole, leurs maisons sont réquisitionnées pour le soin des victimes. Dans le même quartier, on

trouve depuis 1904, les sœurs de Saint-François d'Assise, responsables d'un hôpital et de plusieurs écoles, dans le quartier Rocamadour.

Les sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier arrivent en 1911 et les sœurs de la Charité de Saint-Louis en 1920, après leur implantation à Lévis en 1903. Ces deux congrégations vont ouvrir de nombreuses écoles et pensionnats et un hôpital. Toutes les congrégations enseignantes de Québec essaient dans la grande région québécoise.

Dans cet ensemble, peu de congrégations contemplatives. Les Servantes du Saint-Sacrement arrivent à Maizeret en 1920 et les Carmélites déchaussées en 1950, sur le boulevard de l'Entente. Elles se spécialisent rapidement dans la confection des ornements sacerdotaux et des dentelles liturgiques.

À partir de 1930, le paysage des congrégations religieuses ne se modifie guère. Il offre toutes les apparences de la stabilité et de l'efficacité. Les religieuses ont développé l'instruction des filles, leur formation professionnelle, et elles assurent l'intendance gratuite de dizaines d'institutions charitables et hospitalières. Chaque année, le *Canada ecclésiastique* fait soigneusement l'inventaire de leur domaine, dans un déluge de statistiques triomphantes. Examinons soigneusement l'édition de 1960 pour mesurer la présence des religieuses dans la grande ville de Québec.

UN SOMMET

Dans le champ de l'éducation, on trouve l'École supérieure de sciences domestiques de la congrégation Notre-Dame sur la Grande Allée; trois collèges classiques féminins : Sillery (1925),



Ursulines (1937) et Bellevue (1937); quatre écoles normales : Mérici (1857), Marguerite d'Youville (1941) Saint-Roch et Limoilou (1956); quatre instituts familiaux, (Sillery, Bon-Pasteur, Saint-Vallier, Limoilou); plusieurs écoles de musique; une dizaine de pensionnats, quelques écoles secondaires et au moins trois douzaines d'écoles primaires. Dans ces diverses maisons, on trouve un nombre approximatif de 1 050 enseignantes; seules les religieuses des écoles publiques reçoivent un salaire. Chacune des dix congrégations présentes à Québec possède son propre scolasticat. Ces enseignantes représentent un groupe de femmes très instruites.

Dans les onze hôpitaux dirigés par des religieuses besognent près de 800 infirmières et intendantes. On trouve également cinq écoles d'infirmières. Dans les institutions de service social, elles sont moins nombreuses : 560 environ. En effet, les changements institutionnels ont déjà commencé à laïciser le secteur des services sociaux. Au séminaire, à l'archevêché et dans les

Chambre des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec, à la fin du XIX^e siècle. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 93-836).



Élèves du couvent des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, chemin Sainte-Foy (Québec), 1922. (Banques d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 2000-3621).



Religieuses de différentes congrégations dans une procession de la Fête-Dieu à Québec, vers 1908. Photographie L. Roussel. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph 2000-3363).

presbytères, on ne compte pas moins de 160 religieuses ménagères. Enfin, derrière les murs des deux cloîtres, quelque 70 religieuses contemplatives se vouent à la prière et à l'artisanat liturgique. Ainsi, à la veille de la Révolution tranquille, 2 640 religieuses sont au travail dans la grande ville de Québec. La relève est encore là : dans quatorze noviciats, on prépare quelque 320 novices et 140 postulantes.

À partir de 1964, le flot des vocations se tarit brusquement, plusieurs religieuses quittent leur habit traditionnel. Vatican II suscite un nombre considérable de transformations structurelles et spirituelles; malgré tout, nombre de religieuses désertent, considérant que ces changements se produisent beaucoup trop lentement. Progressivement, la laïcisation de la société québécoise vient modifier toutes les institutions : l'empire congréganiste s'effrite alors que l'État prend en charge le système hospitalier et éducatif. Les grandes maisons se transforment progressivement en résidences, en maisons de retraite. Les plus anciennes congrégations entretiennent avec dévotion des musées.

Ne faut-il pas se rendre compte que sans cette intense activité de milliers de femmes, la ville de Québec n'aurait pas pu devenir ce qu'elle est aujourd'hui? Comme l'écrivait le Collectif Clio dans *l'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, en 1982, « tant qu'elle était invisible, anonyme et surtout gratuite, la compétence féminine était très bien tolérée ». ♀

Micheline Dumont est historienne et professeure à la retraite de l'Université de Sherbrooke.

Pour en savoir plus :

Micheline D'Allaire. *L'Hôpital-général de Québec*. Montréal, Fides, 1970.

Micheline D'Allaire. *Les dots des religieuses au Canada français*. Montréal, HMH, 1986.

Marta Danylewycz. *Profession religieuse. Un choix pour les Québécoise*. Montréal, Boréal, 1988.

Micheline Dumont. *L'instruction des filles au Québec*. Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 49, 1990.

Les religieuses sont-elles féministes? Montréal, Éditions Bellarmin, 1995.

Gisèle Huot. *Une femme au Séminaire*, Éditions Bellarmin, 1987.

Céline Jalbert. *Présence d'avenir au cœur du monde depuis 150 ans*. Les Servantes du Cœur Immaculé de Marie, dites Sœurs du Bon-Pasteur de Québec. S.d.

Marguerite Jean. *Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*. Montréal, Fides, 1977.

Danielle Juteau et Nicole Laurin. *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997.

Nicole Laurin-Frenette, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne. *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés de religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*. Montréal, Les Éditions du Jour, 1991, 425 p.

Guy Laperrière. *Les congrégations religieuses. De la France au Québec*. Trois volumes. Tome 1 : 1996; Tome 2 : 1999; Tome 3 : 2005. Québec, Les Presses de l'Université Laval.

François Rousseau. *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec*. Tome 1, 1989. Tome 2. Québec, Les éditions du Septentrion, 1994.

Marcel Trudel. *Les écolières des Ursulines de Québec. 1639-1686*. Montréal, HMH, 1999.

Nive Voisine et Yvonne Ward. *Histoire des sœurs de la Charité de Québec*. Tome 1 : *L'âme de la fondation Marcelle Mallet*, Tome II : *Des maisons de charité*. Publications MNH, 1998.